

Le désir cannibale

S y l v i e L é o n a r d

L'homme le plus mangé de France fut probablement PPDA. Comme l'enfant, dans la béatitude de ses premières tétées, mange des yeux sa mère autant qu'il boit son lait, la famille rassemblée autour du Saint des saints cathodiques se repaît de son présentateur en lapant sa soupe. Comprendront ceux qui ont dû surmonter la redoutable épreuve de manger en ne regardant personne. Il y a des vis-à-vis qui coupent l'appétit, d'autres qui donnent faim, comme dans ce mémorable repas du *Tom Jones* de Richardson¹. L'homme mange l'homme avec ses yeux bien plus qu'il ne nourrit son estomac.

Dans une soirée, mondaine ou branchée, les convives se précipitent sur le buffet, mais en fait on y mange assez peu ; c'est de la vue des autres qu'on se gave. Et pour peu qu'il y ait dans l'assistance une beauté ou une célébrité, c'est elle, c'est lui, qui se retrouvera mangé. Faim du regard, jamais assouvi, de l'autre, de l'étranger, si différent, si familier, si mystérieux dans son imperméable proximité.

Au jeu du désir cannibale, les grands gagnants n'y survivront pas. Sublimation des essences corporelles, dans *Le Parfum* de Suskind, transcendance du luxe poétique, dans *Soudain l'été dernier* de Tennessee Williams : Grenouille et le cousin Sébastien sont morts littéralement dévorés par le désir qu'ils avaient suscité.

Qu'est-il advenu de Pasolini ?

Mais la dévoration est interdite.

Depuis que le cannibalisme est tabou on ne doit plus dévorer l'autre. *Baisse les yeux ! Ne regarde pas les gens comme ça dans la rue !* Sauf les idoles, les dieux, sur leur croix, leur autel, leur piédestal, leur scène, leur affiche, leur écran, leur cimaise ; livrés à la dévoration d'adoration, la « dévotion », seul cannibalisme acceptable socialement.

Ceci est mon corps.



1 – Les films et les ouvrages cités sont référencés en fin d'article.



« Un nouveau radeau
“de la Méduse” », *Petit Journal*,
n° 461, 17 septembre 1899

Alors on triche. On bidouille avec l'interdit, on magouille avec le tabou, on *deale* avec sa faim, on gère son manque... On picore à la dérochée un peu de l'image des passants dans les rues, on grignote élégamment le portrait de son voisin dans les lieux publics, on chiptote la tête de nos proches ; les plus hardis volent à l'étalage. *Look, glance, peep, stare, gaze, leer, watch*, les anglo-saxons, paraît-il si distants, ont inventé sept mots pour le dire. Exercice épuisant, jamais satisfaisant, nous sommes condamnés, comme des romanichels, à toujours manger sans être vus. Et pourtant, qui se plaint d'être ainsi désiré ? L'énergie absorbée par les yeux n'a jamais détérioré l'image de personne ; et plus tu seras mangé, plus tu seras beau.

Heureusement avec le tabou, on inventa l'icône.

L'image de l'autre, celle qu'on peut regarder tout son saoul, celle qui se laisse voir. Indéfiniment. Apaisement de l'inquiétude des sens. Sérénité du regard regardant qui prend son temps. Retour aux premières béatitudes. Les portraits du Fayoum nous offrent leur visage, avec l'orgueil des morts sûrs de leur pérennité. Accueil anonyme, puissamment fécondant, tendrement rassurant. Quel lien nutritionnel unit pour quelques heures ces êtres de chair avec leurs auteurs – leurs recréateurs ? Pour qu'un jour, pour que deux mille ans et un jour plus tard, ils nous nourrissent encore de leur image.

« *Je regarde intensément les hommes et les femmes tels qu'ils sont, évacués du canapé traditionnel, épinglés.* » Vincent Corpet livre à notre regard le cru de l'image d'homme. Il fouille à hauteur d'œil visages et corps sans fards. Il nous livre en pâture. Et je revois la sidération immense, spectaculaire, de tous ces amateurs éclairés qui découvraient, dans le hall de la FIAC, au début des années 80, l'étrange incarnation des nus de De Andrea, si offerts, soudain, malgré la pudeur de leur posture, que nul n'osait s'en approcher.

Tu ne mangeras pas l'image de ton prochain.

Dis-moi qui tu manges, je te dirai qui tu es.

Moi, par exemple, c'est ma grand-mère. Elle comprenait tout, elle savait m'expliquer. Depuis qu'elle est morte, chaque fois que je suis dans une mauvaise passe, je regrette de ne pas avoir mangé un peu de sa cervelle en tartine, comme mes ancêtres, je suis sûre que ça m'aiderait.

C'est sûrement ce qu'ont dû penser les deux fidèles serviteurs du Docteur Livingstone quand ils ont religieusement dégusté ses entrailles. Question de fidélité aux disparus...

Depuis la descente aux enfers des Atrides, jusqu'à la *Grande Bouffe*, le chemin pour s'arracher à la tentation anthropophagique fut âpre, tortueux, et pas toujours pavé de bonnes intentions. Certains ont vu les ravages qu'elle peut encore faire chez un japo-



Roland Topor

nais amoureux ou des rescapés à la dérive. Deux plaisanciers perdus en mer s'étaient tant désirés – repérant dans leur délire les meilleurs morceaux de l'autre – qu'une fois sauvés, ils n'ont pu supporter de rester ensemble. Sait-on jamais !

Le petit Chaperon Rouge lui-même...

Pourtant l'histoire avait bien commencé.

Nos lointains ancêtres nomades, qui hésitaient à tuer leurs ennemis, ne répugnaient pas à manger leurs amis. Il y avait des règles, bien sûr. On ne mangeait pas n'importe qui, n'importe quand, et n'importe comment ! Au joli temps de l'endo-cannibalisme, les rites socio-funéraires étaient rigoureusement observés et les pratiques culinaires hautement sophistiquées. On donnait du cœur aux hommes, de la cervelle aux enfants, et un peu de phallus aux dames, ce qui permettait à chacun de préserver le meilleur du cher disparu dans son devoir de mémoire. Cette trans-incorporation était un double défi à la mort : contre l'oubli d'abord, l'autre étant inscrit à jamais dans le corps de ses compagnons, contre la putréfaction ensuite, par la purification d'une minéralisation immédiate. Mais on en venait parfois à pratiquer l'endo-euthanasie et les frontières entre meurtre et rituel funéraire devinrent plus difficiles à apprécier. Vint enfin le grand jour de la Cène Primitive, dont l'Autre n'est qu'une pâle imitation : le jour où, nous dit Sigmund Freud, la phratrie, excédée des abus de pouvoir du Patriarce, mit fin goulûment au plénipotentat patriarcal et, transformant le Tabou en Totem, fonda la loi moderne. (Déguster sur ce chapitre le succulent essai de Roy Lewis : *Pourquoi j'ai mangé mon père*).



« Henri ! »

C'est de ce jour que daterait, selon Claude Levi-Strauss, le double interdit de l'inceste et du cannibalisme, cet « *inceste alimentaire* ». Aujourd'hui, on ne mange plus que les Père Noël en chocolat,... et encore, pas souvent.

Mais, toute l'antiquité avait gardé la nostalgie de ces agapes fraternelles. Chronos, premier dieu parricide, dévorait ses enfants, Tantale invita les dieux à un festin autour du corps de son fils et Atrée sert à son frère les morceaux de ses propres enfants...

Régulièrement, on noyait cette nostalgie dans les excès des orgies dionysiaques, de *tragœdia* (chant du bouc sacrifié) en *comœdia* (chant du phallus sanctifié). Puis on oublia ce lien du sang, d'indicible il devint innommable, et d'innommable, impensable.

Seules quelques sorcières sous la lune...

Jusqu'au jour où, en découvrant les Caraïbes, Christophe Colomb découvrit une nouvelle race d'anthropophages, les fiers *Caribis*, qu'il baptisa judicieusement *Canibales*, par homophonie (*caribal*, *carne*, *canis*). Purs et durs exo-cannibales, ces redoutables guerriers ne faisaient pas de quartier : ils mangeaient chaque jour un prisonnier de guerre, ce qui résolvait à la fois les problèmes de logement et de ravitaillement. L'ennemi ingurgité remplaçait l'ami perdu au champ d'honneur, et dans cette formidable vengeance, on s'appropriait sa force et sa bravoure. Bien entendu, celui-ci n'était pas bouilli comme un défunt chéri, mais rôti comme une bête sauvage.

La nouvelle éclata, comme un volcan soudain réveillé, dans l'imaginaire de la Renaissance, entraînant avec elle toutes les repré-

sentations infernales de la damnation. Un arquebusier allemand, Hans Staden, qui n'en revenait pas d'en être revenu, décrit par le menu ces rituels Tupinambas, n'omettant aucun détail croustillant. On dut rééditer son livre au bout de quelques mois. Il s'intitulait : *Histoire véridique et description d'un pays de sauvages, nus, féroces et mangeurs d'hommes*. Les Européens y reconnurent la mort pire que la mort, la grande peur.

Mais, Montaigne, analyse circonscrite à l'appui, fustige ses contemporains : « *Je trouve qu'il n'y a rien de barbare ni de sauvage dans cette nation-là [...] sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage.* » À la Saint-Barthélémy, c'est vrai, personne ne fut mangé. L'explication de Montaigne sur la fin de l'anthropophagie américaine n'engage que lui : ayant découvert des procédés de torture bien plus perfectionnés, grâce à l'intervention des premiers colons portugais, ils auraient abandonné leur coutume comme un folklore désuet.

Le chose fut oubliée, pardonnée, classée. Il n'y eut bientôt plus que les croque-morts pour goûter encore quelque orteil humain. Dans l'ensemble, les vivants n'embêtèrent plus les morts. Mais le fantasma restait bien vivace, tapi au fond des bonnes consciences. Véhiculé comme une suspicion larvée par tous les colonialistes, brandi comme une imprécation par toutes les internationales², porté à son incandescence esthétique par tous les surréalistes³, revendiqué comme une bannière par tous les mouvements insurrectionnels du Brésil⁴. Retour à la case départ. La peur de l'Autre resta, irrémédiablement, ancrée dans la peur de l'incorporation.

Aujourd'hui, le grand frisson des profondeurs traverse encore le cinéma – *Satyricon*, *Décameron*, *Soleil vert*, *J'irai comme un cheval fou* –, parcourt tous les chemins de la publicité, et flotte dans les commissariats : l'Autre, l'Étranger, le Barbare, le *Sauvageon*, y est attaché, gardé à vue, et « cuisiné », comme au temps des Tupinambas ; assassins, meurtriers et complices « au parfum » sont conviés à se « mettre à table » ; on y flaire l'odeur boucanée de quelques « ripous » bien arrosés, et le fumet douteux des dealers et des proxénètes, incubes, succubes et vampires en costards.

2 – «... S'ils s'obstinent, ces cannibales » (*L'Internationale*).

3 – Alfred Jarry : « *L'anthropophagie n'est point morte* », in *L'Almanach du Père Ubu*, 1902. Francis Picabia, *Manifeste cannibale Dada*, 1920.

4 – Mario de Andrade, *Macunaima*, 1928 (Ano 375 da deglutição do bispo Sardinha).

Rémi, *Manuel des techniques de survie*, 1997



Mais c'est dans le discours amoureux qu'il a gardé toute sa verdure. L'odeur de la chair réveille le chasseur. Petites cailles, jolies poulettes, et oies blanches risquent fort de passer à la casserole, surtout si elles sont potelées et rougissantes, pourvues de miches dorées et autres parties tendres aux petits noms de fruits de mer. S'il est gourmand, il pourra s'offrir une belle brochette de blondes à croquer, s'il est vorace un beau tableau de chasse. À moins qu'il ne tombe sur une tigresse, qu'elle lui dévore le cœur ou qu'il fasse chou blanc ? Lassé de faire ceinture, il se rabattra peut-être sur un boudin dont il est peu friand, et vite lassé du goût de réchauffé. Mais ne croyez pas trop à ses larmes de crocodile. Un jour il tombera sur un morceau de choix à la peau de pêche et aux jambes de gazelles. Alors, s'il fait la Pâques avant le Carême, il se retrouvera piégé et ne croquera plus que les mariés en sucre d'une pièce montée. L'histoire ne nous dira pas lequel des deux sera consommé mais la seule chose dont on soit sûr, c'est que ce sont les hommes qui préfèrent l'amour dans la cuisine et les femmes qui préfèrent manger au lit !

Sylvie Léonard

Bibliographie

ATTALI Jacques, *L'Ordre cannibale*, Paris, Grasset, 1979.
 BAUD Jean-Pierre, « Le festin sauvage », in *Apertura. Collection de Recherche Psychanalytique*, volume 14 (« Corps »), Paris, Arcanes, 1996, p. 57-63.
 CAMPOS Arnaldo de, « De la raison anthropologique, l'Europe sous le signe du dévorement », 1981.
DIAGRAPHÉ, n° 69 (« Cannibales ! »), Paris, Mercure de France, juin 1994.
 FREUD Sigmund, *Totem et Tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*, Paris, Payot, 1973.
 LESTRINGANT Frank, *Le Cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1994.
 LEVI-STRAUSS Claude, *Le Cru et le cuit. Mythologiques 1*, Paris, 1964.
 LEWIS Roy, *Pourquoi j'ai mangé mon père*, Arles, Actes Sud, 1990.
 MONTAIGNE Michel de, *Essais*, [1572], Paris, Gallimard, « La Pléiade », volume 14, chapitre XXXI, 1950.
 NASSIKAS Kostas, *Oralité et violence. Du cannibalisme aux grèves de la faim*, Paris, L'Harmattan, 1989.
 NIETZSCHE Friedrich, *Naissance de la tragédie*, [1872], Paris, Denoël-Gonthier, « Bibliothèque Médiations », 1964.
NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE, n° 6 (« Destins du cannibalisme »), Paris, Gallimard, automne 1972.
 PONTALIS Jean-Baptiste, *Cannibalisme : réalité ou fantasme agi*, Paris, Gallimard, 1972.

PASINI Willy, *Nourriture et amour. Deux passions dévorantes*, Paris, Payot, 1995.
 STADEN Hans, *Nus, féroces et anthropophages*, Paris, A.M. Métailié, 1979.
 SÜSKIND Patrick, *Le Parfum. Histoire d'un meurtrier*, Paris, Fayard, 1991.
 THOMAS Louis-Vincent, *Le Cadavre. De la biologie à l'anthropologie*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1980. Principalement le chapitre : « L'incorporation cannibalique », p. 160-170.
 THOMAS Louis-Vincent, « À propos du cannibalisme », in *Quel Corps ?*, n° 15, janvier 1980, p. 56-59.
 WILLIAMS Tennessee, *Soudain l'été dernier*, Paris, 10/18, 1995.

Filmographie

Tom Jones, de Tony RICHARDSON, USA, 1963.
La Grande bouffe, de Marco FERRERI, Italie, 1973.
Le Satyricon, de Federico FELLINI, Italie, 1969.
Le Decameron, de Pier-Paolo PASOLINI, Italie, 1971.
Soleil vert, de Richard FLEISCHER, France, 1973.
J'irai comme un cheval fou, de Fernando ARRABAL, France, 1973.
Dillinger est mort, de Marco FERRERI, Italie, 1969.
L'Empire des sens, de Nagisa OSHIMA, Japon, 1976.
La Féline, de Jacques TOURNEUR, USA, 1942.
Macunaima, de J.-P. DE ANDRADE, Brésil, 1970.
Nosferatu, de Werner HERZOG, Allemagne, 1979.
Le Voleur, le cuisinier, sa femme et son amant, de Peter GREENAWAY, Angleterre, 1986.